

Architecture du manque d'espace

Texte par Pedro Morais

Dans « Infrastructures Critiques », l'artiste-chercheur Jamie Allen s'intéresse au tournant spatial et géologique de la théorie des médias. Plutôt qu'une vision temporelle des infrastructures techniques en termes d'ères, de générations post-digitales, il tourne son regard vers le sol, les câblages, les strates de matière laissés dans son sillage : « la saleté et la poussière des déchets numériques, les (an)archives surchargées et les coffres d'acide de plomb qui fuient ».

Contrastant avec nos représentations évanescentes de la fluidité de réseaux virtuels, où la technique agirait presque comme par magie, Bertrand Cavalier ancre sa pratique dans l'observation de la dimension très concrète et matérielle des infrastructures qui sous-tendent nos habitats, nos déplacements, nos relations. Plutôt qu'un intérêt par l'art minimal, il faudrait voir dans sa pratique une forme d'observation matérialiste, repensé au sein de l'Anthropocène, « où l'extraction de données et les court-circuits sont des activités géologiques et archéologiques »¹.

Cette attention aux infrastructures et à la matérialisation des imaginaires est présente chez un nombre important de chercheuses - Fanny Lopez, Alice Carabédian, Cara New Daggett - qui nourrissent la réflexion artistique actuelle. Cela se traduit chez Bertrand Cavalier dans un extraordinaire pouvoir d'observation des interstices urbains. Comment réaliser un carottage du monde et de ses systèmes techniques et relationnels ? Quelle serait la traduction dans le champ photographique des principes de l'architecture brutaliste ? Il agit en ethnographe de l'espace urbain européen - Sarajevo, Budapest, Londres, Le Havre, Cologne, Berlin - cherchant à dénaturer l'organisation dite rationnelle de nos structures spatiales. Comment la planification architecturale se trouve débordée par nos gestes quotidiens, par nos contre-usages et nos fluctuations émotionnelles ? Bertrand Cavalier travaille par indices, détectant les usages corporels et sensibles sur la surface matérielle du monde. Il opère au sein d'un monde préexistant, à l'image de l'artiste Charlotte Posenenske qui déplaçait la réflexion de l'art minimal vers les fonctionnalités, les usages et les possibilités combinatoires. C'est ainsi que peuvent survenir chez Bertrand Cavalier des emboîtements absurdes - des pneus alignés dans un cadis - ou la transformation de l'espace public en terrain de jeu - quand un empilement de meubles devient un château. Si parfois on entrevoit un monde dystopique - l'absence d'humains ou les animaux en béton -, son travail révèle la manière dont les infrastructures à la fois conditionnent et sont contrariées par nos corps et nos désirs.

Quand il photographie une jeune femme à la corde à sauter, il semble autant convoquer le motif pictural et architectural de la grille, que l'histoire de la

¹ Jamie Allen, *Infrastructures critiques*, Presses du Réel, 2024

photographie à travers la chronophotographie, mais c'est la possibilité de l'échec, les fissures, et notre capacité à se prendre les pieds dans la rationalité qui semble l'intéresser. Alors qu'il évoque l'école objectiviste de la photo d'architecture, nous y retrouverons des glitches perceptifs, des flous involontaires: « Les mauvaises herbes deviennent parfois des arbres », dira-t-il de son attention aux détails et espaces invisibilisés.

De quoi s'agirait alors ce « souci permanent » évoqué par l'artiste ? Si le soin extrême porté par son regard semble se tourner exclusivement vers l'extériorité, les espaces communs, l'urbanité, nous pouvons y discerner aussi un récit personnel. Marqué par un manque d'espace pendant son adolescence, son travail semble se situer dans une friction entre débordement et quête d'équilibre - même le désespoir doit trouver une architecture.